

entiers, (car autour de ces idées principales viennent aisément se grouper les détails) et on peut dire de lui avec vérité qu'il parle comme un livre. Par cette pratique constante, sa mémoire s'est développée à un haut degré. C'est un autre résultat certain de l'emploi de cette manière de lire. Vous avez souvent entendu quelqu'un vous dire : " Ah ! quand j'étais jeune j'avais une bonne mémoire mais je n'en ai plus aujourd'hui. " Quelque fois c'est un homme de quarante ans qui vous parle de la sorte ; il a perdu la mémoire parce qu'il ne l'a pas exercée. . . . Je suis certain que cet homme n'a jamais su lire avec fruit.

Et n'allez pas croire que prendre des notes soit une chose fastidieuse ! C'est une habitude à contracter, une habitude qui vous donne l'esprit d'analyse, une habitude qui devient un besoin pour vous et qui fait que vous allez toujours au fond des choses que vous lisez.

Je parlais il y a un instant de " La grandeur et décadence des Romains " de Montesquieu ; en lisant le premier chapitre, vous devez remarquer que c'est un résumé très-clair de l'histoire romaine jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois, et vous pouvez noter plusieurs phrases dignes d'attention, ces deux-ci par exemple :

" Les places que la postérité donne sont sujettes comme les autres au caprice de la fortune. "

" Les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs. "

Appliquez ce procédé à toutes vos lectures et lorsqu'on dira de vous : " C'est un homme qui a beaucoup lu " on pourra ajouter : " Et qui a beaucoup retenu. " C'est un grand éloge que vous devez tâcher de mériter.

EMM. BLAIN,
Professeur.

Québec, octobre 1860.

Exercices pour les Élèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

TRAVAIL ET CHARITÉ.

Voici venir, mes sœurs, le dernier mois d'automne ;
Un beau jour, maintenant, est rare et passager.
Le pauvre, demi-nu, des premiers froids s'étonne ;
Travaillons pour le soulager.

Toi, reprends, Aglaé, l'aiguille intelligente
Qui nous rend nos bouquets de fleurs ;
Toi, la navette diligente
Qui marie, en courant, leurs joyeuses couleurs.

Donnez-moi mes pinceaux ; la nature éveillée
Se dégage de l'ombre et rit de toutes parts ;
Un rayon de soleil court sur l'herbe mouillée ;
Et ces pâles bouleaux rassemblent les brouillards
Autour de leur cime éfeuillée.

Poursuivons un projet par le cœur entrepris ;
Appliquons-nous, mes sœurs, faisons de beaux ouvrages
Que les pauvres vendront aux riches de Paris.
Nous, à Dieu seulement demandons-en le prix,
Sans rechercher d'autres suffrages.

L'hiver sera, mes sœurs, plus rude qu'on ne croit,
Et déjà, dans la cour, d'un ton piteux et triste,
Un tout petit enfant demande qu'on l'assiste,
En soufflant dans ses mains toutes rouges de froid.

Vous avez vu souvent, au seuil du presbytère,
Cette femme encore jeune et d'un malin tremblant,
Qui nourrit un enfant, pâle comme sa mère,
Et qui pleure en le consolant.

Au sortir de l'église, hier, je l'ai cherchée ;
On m'a dit que, malade et n'ayant point d'abri,
Dans la grange prochaine elle s'était couchée,
Et que l'enfant souffrait d'être si mal nourri.

Ma mère en a pleuré, puis m'a donné pour elle,
Et j'ai couru bien vite apporter ce secours ;
Mais ce n'est point assez : travaillons avec zèle,
Mes sœurs, et de tous deux nous sauverons les jours.

Dans notre livre de prières
(Je l'ai lu bien souvent, mes sœurs) il est écrit
Que tous les pauvres sont nos frères ;
Oui, qu'ils sont, comme nous, enfants de Jésus-Christ.

La fortune, ici-bas, n'est pour nous qu'une épreuve.
Qui possède beaucoup, doit donner beaucoup d'or ;
Et qui possède peu, devra donner encor ;
C'est le cœur qui fait tout : le denier de la veuve
Sera compté comme un trésor.

Tel est des livres saints l'enseignement suprême,
Qu'un ange suit le pauvre et veille sur ses pas ;
Qu'un refus ost, là-haut, puni comme un blasphème ;
Qu'un cri de faim maudit tous ceux qu'il n'émeut pas,
Et qu'en donnant au pauvre, on prête à Dieu lui-même.

A. GERARD.

Exercices de Grammaire.

Formation des temps.

Le pêcheur.—C'était aux approches de l'hiver, lorsque la mer est plus furieuse et que les arbres, agités par le vent d'automne, courbent leurs branches dépouillées : souvent un vent violent soulevait les flots ; vous auriez entendu mugir la mer et vous en-siez vu de grosses vagues venir jusque dans le port soulever des barques attachées au rivage.

Un matin le ciel paraissait pur ; le vieux Germain, pêcheur, voulut aller à sa pêche avec Paul, son fils, ils montèrent sur leur barque, apprêtèrent les voiles et les cordages ; et bientôt lancés en pleine mer, ils perdirent de vue et le rivage et leur chaumière.

Ils avaient pêché toute la journée. Déjà le soleil avait fini sa course et touchait à l'horizon, quand les nuages s'obscurèrent ; le vent commença à souffler, et alors ils s'empressèrent de tourner les voiles vers le port. Mais la tempête fut plus rapide que la course de leur petite barque : le vent souffla bientôt avec violence, les vagues s'amoncelèrent tout à coup, et le vent redoublant ses efforts, la barque eut bientôt penché sur les flots, et alla se briser contre la pointe d'un rocher.

Plus d'espoir, la mort était certaine ; une grande distance séparait les pauvres pêcheurs du rivage, l'homme le plus vigoureux n'aurait pu qu'avec peine la franchir à la nage par un temps cahoté et serait. Paul ne songeant qu'à son père (et qui n'aurait pas comme lui ?), prit un cordage et essaya de l'attacher autour du vieillard, afin qu'il le trainât en nageant, aimant mieux mourir avec lui que de se sauver tout seul ; mais son père le repoussa. " Mon fils, dit-il, tu es jeune encore, moi je suis vieux ; j'ai fait mon temps, laisse-moi, laisse-moi. "

Mais Paul n'y consentait pas ; la barque s'affaissait à chaque instant et allait périr, mais il restait là attaché à son père, le serrant dans ses bras et lui disant : " Quoi ! je vous laisserais périr ! non, non ! je succomberai avec vous ! " Alors le père prit une voix solennelle : " Mon fils, la voix d'un père est sacrée ; c'est celle de Dieu pour un fils, obéis ; j'exige que tu te sauves afin que tu soulages ta mère dans ses vieux jours. . . " En même temps il poussa Paul, et le lança dans les flots. Quand le jeune homme revint au-dessus de l'eau, tout avait disparu ; ses yeux ne rencontrèrent plus ni la barque ni son père. Il lutta longtemps encore contre les vagues, et gagna enfin le rivage où il arriva presque expirant. Le lendemain on trouva le corps du père parmi des rochers et de la mousse.

Questionnaire.

I. Relevez les propositions qui renferment des verbes à un temps primitif.

CORRIGÉ.—Lorsque la mer est plus furieuse ;—vous auriez entendu mugir la mer et vu de grosses vagues venir jusque dans le port soulever des barques ATTACHÉES au rivage, etc.

II. Relevez les propositions qui renferment des verbes à un temps dérivé.

CORRIGÉ.—Les arbres agités par le vent d'automne COURBENT leurs branches dépouillées ;—un matin le ciel PARAISSAIT pur ;—ils AVAIENT PÊCHÉ toute la journée, etc.

III. Relevez les verbes qui sont ici à un temps primitif et donnez pour chacun d'eux les temps qui en dérivent.

CORRIGÉ.—Agités : j'ai, j'avais, j'eus, j'aurais, que j'aie, que j'aie, avoir agité ;—Mugir : je mugirai, je mugirais, etc.

IV. Relevez les verbes qui sont ici à un temps dérivé et faites connaître le temps dont ils sont formés.

CORRIGÉ.—Était : formé du participe présent étant ;—courbent : formé du participe présent courbant ;—soulevait de soulevant ;—vous auriez entendu, formé du participe passé entendu, etc.

V. Donnez les temps primitifs des verbes contenus dans les trois premiers alinéas de cet exercice.